

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 16 (1871)
Heft: 2

Artikel: Coup-d'œil rétrospectif et réflexions sur la guerre de 1870 [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-332664>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

N° 2.

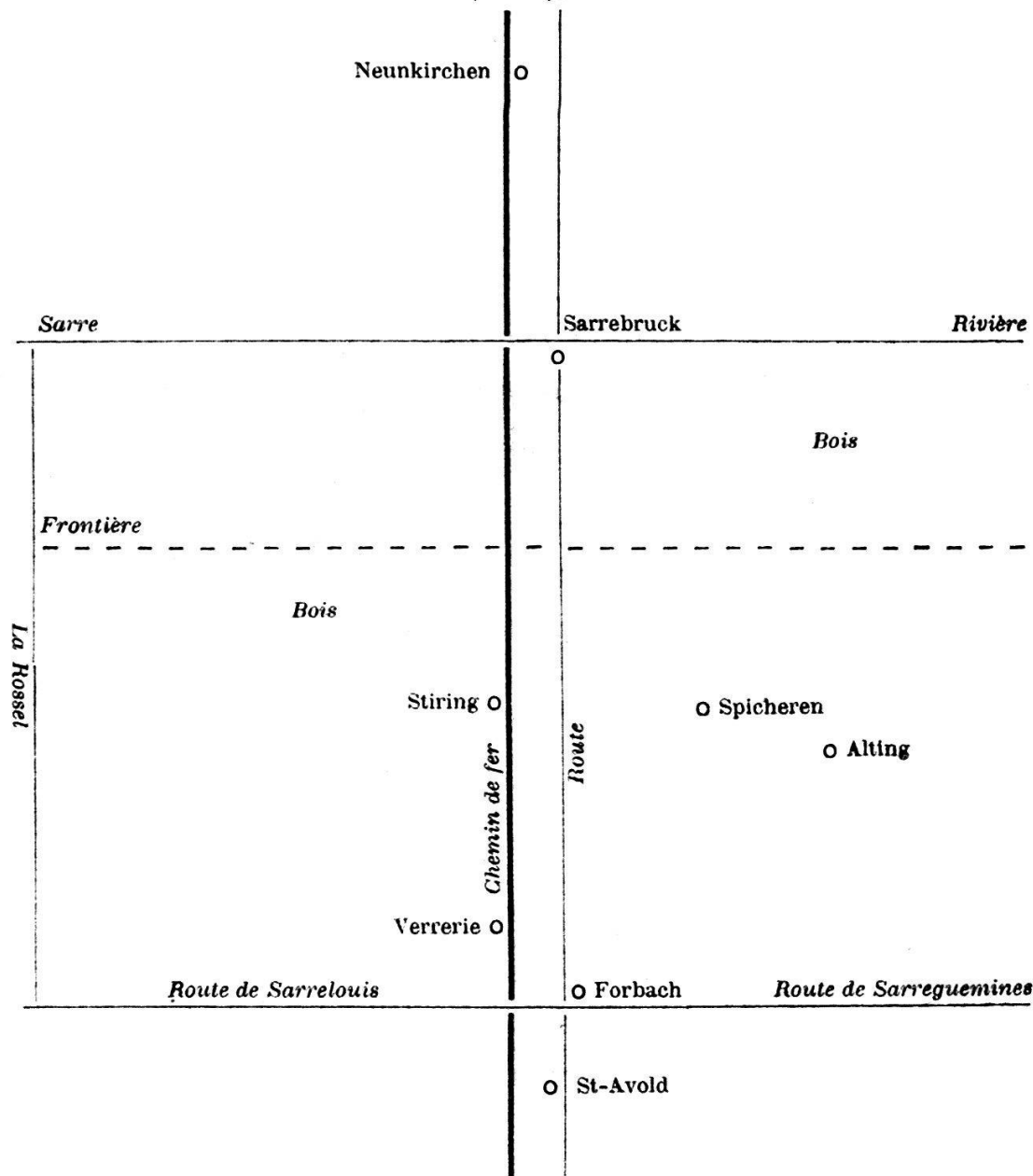
Lausanne, le 14 Janvier 1871.

XVI^e Année.

SOMMAIRE. — Coup-d'œil rétrospectif et réflexions sur la guerre de 1870. (*Suite.*) — Guerre franco-allemande et rapports officiels français — Nouvelles et chronique. — Croquis des engagements de Wœrth et du 18 août.
SUPPLÉMENT EXTRAORDINAIRE — Rapport du général Herzog, avec annotations. — Question de Savoie.

La REVUE MILITAIRE SUISSE continuera à paraître en 1871 comme en 1870. Les abonnés qui ne refuseront pas l'un des deux premiers Numéros seront censés continuer l'abonnement.

COUP-D'ŒIL RÉTROSPECTIF ET RÉFLEXIONS SUR LA GUERRE DE 1870. (¹) (*Suite.*)



(¹) D'après le *Journal de l'armée belge*, articles du colonel Vandewelde. Ajoutons aux indications bibliographiques sur la guerre franco-allemande 1870-1871 données

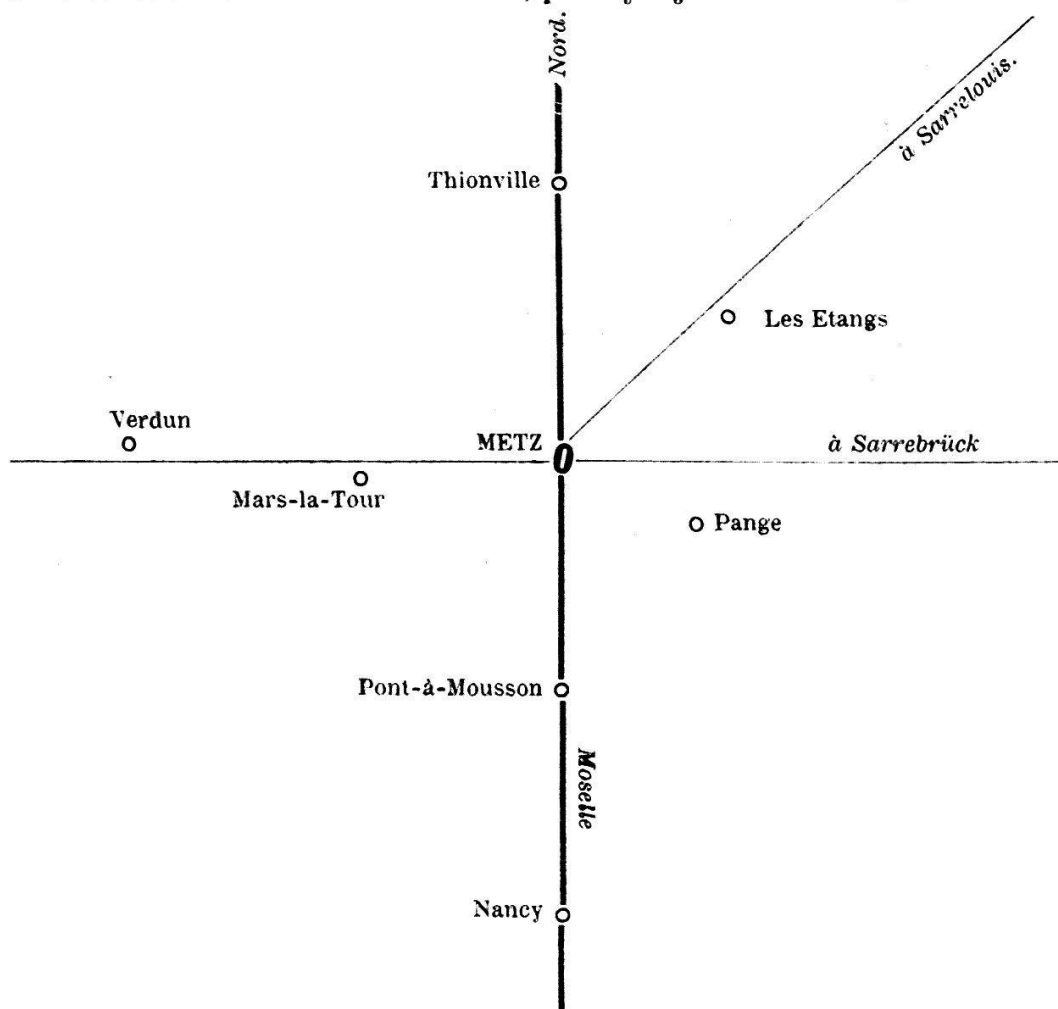
« Poursuivi à outrance, Frossard n'opère la retraite qu'avec peine et dans un épouvantable désordre : la route qu'il avait suivie offrait un désastreux spectacle ; on pouvait le suivre à la piste : partout où il avait passé, on trouva le terrain jonché d'armes, d'équipements, de voitures et de fourgons abandonnés. La 13^e division prussienne, qui le talonnait de près, s'empara de Forbach, où elle trouva des approvisionnements considérables. Frossard, qui se repliait sur Saint-Avold, fut obligé d'abandonner cette direction et de se rabattre sur Metz.

« On s'était battu pendant toute la journée ; l'acharnement de la défense ayant égalé l'énergie déployée dans l'attaque, des deux côtés on avait éprouvé des pertes énormes. Une seule division prussienne, la 5^e, eut 339 tués et 1800 blessés, et les Français, outre un grand nombre de morts et de blessés, avaient laissé plus de 2,000 prisonniers entre les mains des Allemands. »

Le colonel Vandewelde esquisse ensuite le désarroi militaire et politique provoqué en France par les revers du 6, puis il reprend le récit des opérations militaires avec les affaires autour de Metz.

Combat de Pange (14 août).

« Après la double défaite, dit-il, de Mac-Mahon à Wœrth et de Frossard à Spicheren, le premier, talonné par le prince de Prusse, s'était retiré sur Nancy, d'où il était passé à gauche de la Moselle, et le second s'était retiré sur Metz, pour y rejoindre l'armée de Bazaine.



dans notre dernier numéro les publications ci-dessous, qu'on trouve aussi à la librairie Georg, à Genève et Bâle :

« A partir de ce moment, les forces françaises étaient divisées en deux armées bien distinctes. L'une, restée sous Metz, sous les ordres de Bazaine, était formée de la garde, des 2^e, 3^e, 4^e et 6^e corps, et d'une partie de la cavalerie de réserve, en tout environ 150 mille hommes; l'autre, en marche sur Châlons, sous la conduite de Mac-Mahon, formée avec les 1^{er}, 5^e, 7^e et 12^e corps et une partie de la cavalerie de réserve, offrant un effectif de plus de 140 mille hommes.

« Le front stratégique de Bazaine s'étendait le long de la Moselle, de Thionville à Pont-à-Mousson, avec Metz pour centre de ses opérations.

« La forteresse de Thionville et l'importante place de Metz, avec son camp retranché, — dit le rapport prussien, — donnaient à cette ligne une force extraordinaire. Il eût été difficile de l'attaquer directement. Aussi nos armées furent dirigées au sud de Metz, pour franchir la Moselle en amont de la place et rejoindre l'ennemi dans cette région. »

« Comme Bazaine semblait un instant vouloir prendre l'offensive sur la rive droite de la Moselle, le mouvement tournant des Allemands autour du vaste camp retranché de Metz, renfermant une armée mobile de plus de 150 mille hommes, devait se faire avec une grande circonspection et sous la protection d'une armée prête à accepter la bataille, si Bazaine la tentait.

« La première armée prussienne, celle de Steinmetz, chargée de la délicate mission de contenir Bazaine, alla prendre position à l'ouest de Pange, à cheval sur les routes conduisant de Metz à Sarrelouis et à Sarrebruck.

« Le 14, les avant-postes de Steinmetz, poussés sur l'ennemi et découvrant que celui-ci opère sa retraite, attaquent aussitôt ses ar-

-
- *Bulletin international des sociétés de secours aux militaires blessés*, publié par le comité international. 1^{re} année 4 n^s, 1869/70, fr. 6; 2^e année, 1870/71, en cours de publication, fr. 6.
 - *Des relations de la France avec l'Allemagne sous Napoléon III*, par le marquis de Gricourt, sénateur de l'empire. Genève 1870. 1 broch. 1 fr.
 - *Kriegsbilder des Jahres 1870*, von Julius von Wickedé (correspondant de la *Gazette de Cologne*) 1 vol. in-8. Hanovre 1870. 5 fr.
 - *Carte de la France*, par Handtke. lithographiée 1 : 1,700,000, avec les plans de Paris, de Lyon, les environs de Metz, Sedan, Strasbourg, Wœrth, etc., 1 : 200,000. 2 fr. 50. (20 % de remise.)
 - *Carte de la France*, par Stulpnagel. Très belle carte gravée au 1 : 1,850,000 avec plans de Paris et de Lyon 1 : 200,000. En 4 feuilles, 4 fr. 50. Les 4 feuilles réunies 5 fr. (20 % de remise.)
 - *Carte topographique de la France*, par Wœrl. 25 feuilles, y compris le titre, 1 : 500,000, 40 fr. 20 % de remise. Les feuilles à part à 1 fr. 75. 20 % de remise sans 13^e. C'est la meilleure carte topographique de la France entière, qui soit disponible en ce moment. Titre des feuilles : Paris, Rouen, Orléans, Limoges, Dijon, Besançon, Lyon, etc., etc.
 - *Carte topographique de l'Europe centrale*, par Reymann. (1 : 200,000) Les feuilles concernant la France à 1 fr. 75. (20 % de remise.) Réunies par 2 et par quatre sur une seule feuille à 2 fr. 50 et à 4 fr. 50. (10 % de remise) Les fameuses cartes prussiennes dont se servent les officiers allemands. Fort belle d'exécution et très exacte. Malheureusement elle s'arrête à l'ouest à Dunkerque Melun, au sud, à Sens, Châtillon, Gray et Montbéliard.
 - *Armée de Metz*, par le général Deligny. 1 broch. Münster 1870 1 fr.

rière-gardes et les refoulent sur leur corps de bataille. Les Français, pour éviter que le désordre ne s'introduise dans leurs rangs, sont obligés de suspendre leur mouvement rétrograde, de faire face aux Prussiens, de déployer leurs masses et d'accepter le combat.

« Pendant que Steinmetz combattait les Français, la 2^e armée, celle du prince Frédéric-Charles avait gagné les environs de Pont-à-Mousson, sauf quelques détachements qui avaient aidé la 1^{re} armée à refouler les Français dans le camp retranché de Metz.

« Ce succès, sans grande portée en lui-même, devait amener, par la suite, de grands résultats, favorables pour les Prussiens, désastreux pour les Français.

« Dans la matinée du 15, l'armée du prince Frédéric-Charles était arrivée à Pont-à-Mousson, à 22 kilomètres de Metz, où elle se proposait de passer la Moselle. Les Français ayant eu vent de ce mouvement dangereux pour eux, au dernier moment font une tentative pour empêcher ce passage, en y dirigeant de Metz, par chemin de fer, un corps de troupes. L'infanterie prussienne arrivant à Pont-à-Mousson en même temps que le corps français, celui-ci est obligé de se retirer à la hâte, et les têtes de colonnes du prince Frédéric-Charles effectuent le passage de la Moselle et continuent leur mouvement tournant, afin de prévenir les Français sur leur ligne de communication entre Metz et Verdun.

« L'Empereur, plus préoccupé de sa personne que du salut de la France, voyant sa ligne de retraite compromise, fait partir sa maison, et, le 16 au matin, la suit avec son fils, pour aller rejoindre l'armée de Mac-Mahon, qui, après sa défaite à Wœrth, nous venons de le voir, s'était retirée par Nancy sur Châlons, poursuivie par la 3^e armée allemande, commandée par le prince de Prusse.

« Dès que l'armée de Mac-Mahon a été refoulée au-delà des Vosges, la division badoise a commencé l'investissement de Strasbourg, et, le 19 août, l'artillerie placée sur la rive allemande du Rhin, près de Kehl, a commencé le bombardement. La place y a répondu par un feu assez vif qui a causé d'importants dommages à Kehl.

Combat de Mars-la-Tour (16 août).

« Après le combat du 14, Bazaine, au lieu de presser son départ pour aller rejoindre Mac-Mahon au-delà des forêts de l'Argonne, vers Ste-Menehould ou Châlons, reste la nuit du 14 et toute la journée et la nuit du 15 dans sa position autour de Metz, et quand le 16 au matin il veut se porter par Mars-la-Tour sur Verdun, il trouve cette ligne de retraite occupée par l'ennemi.

« D'après les rapports prussiens, Napoléon III ne serait pas parti de Longueville-les-Metz le 15, comme on le prétend, mais seulement le 16 au matin, et au lieu de précéder l'armée sur la route de Mars-la-Tour, il aurait suivi celle plus au nord passant par Jarny. Quoi qu'il en soit, quand dans la journée du 16 le corps de Frossard, formant tête de colonne de l'armée de Bazaine en retraite sur la route de Verdun, arrive à hauteur de Mars-la-Tour, il est arrêté par la division Stulpnagel du 3^e corps prussien, qui se jette bravement sur les

Français et interrompt leur marche. Un combat des plus vifs s'engage alors sur la route de Verdun, entre Mars-la-Tour et Vionville. Du côté des Français, les corps de Decaen, de Ladmirault, de Canrobert et la garde se portent en avant, entrent en ligne pour soutenir Frossard. Du côté des Prussiens, le reste du 3^e corps, le 10^e corps, une partie du 9^e et une brigade du 8^e corps, sous les ordres du prince Frédéric-Charles, arrivent successivement au secours des troupes déjà engagées, et, après une lutte acharnée qui dure douze heures, les Français sont obligés d'abandonner le terrain du combat et de rentrer dans le camp retranché de Metz.

« Cette rencontre, que le comte de Palikao, ministre de la guerre, a annoncée avec éclat au Corps législatif, comme un succès obtenu par l'armée de Bazaine sur l'armée du prince Frédéric-Charles, est un des plus grands revers que les armées françaises aient subis depuis des siècles; et, en effet, si le 16 Bazaine était parvenu à se frayer un passage en passant sur le ventre de la division Stulpnagel, il aurait évité la désastreuse bataille du surlendemain, rejoint MacMahon au camp de Châlons, et ce dernier n'aurait pas perdu son armée en cherchant à le dégager de Metz.

« En agissant ainsi, les deux maréchaux auraient pu se réunir et tenter, avec quelques chances de succès, le sort des armes sur le massif qui sépare l'Aisne de la Marne, dans les environs de Ste-Menehould, à la sortie des défilés des forêts de l'Argonne, ou se replier sur Paris, où leur présence eût singulièrement changé la face des choses quant au blocus de cette forteresse.

« Si ces deux armées étaient arrivées sous Paris, l'investissement de son immense périmètre n'eût pas été possible et M. de Bismarck serait probablement beaucoup plus coulant qu'il ne l'est aujourd'hui sur les clauses préliminaires d'un traité de paix.

« Les lenteurs, l'inertie, le défaut de calcul et le manque complet du feu sacré de la guerre chez le maréchal Bazaine, sont cause que la France, au lieu de pouvoir conclure une paix honorable sous les murs de sa capitale, verra tomber Paris, faute de ravitaillement; et, selon toutes les probabilités, faute d'un général, cette vaillante nation sera obligée de passer sous les fourches des Prussiens et d'accepter les conditions imposées par le vainqueur.

Bataille de Gravelotte (18 août).

« Après le combat de Mars-la-Tour, Bazaine ayant été refoulé dans Metz, les Prussiens devaient s'attendre à voir le maréchal tenter de nouveaux efforts pour se frayer un passage à travers leurs lignes, afin de gagner la Meuse dans la direction de Verdun.

« Le massif qui sépare la Moselle de la Meuse, fortement accidenté et très boisé, est traversé par trois routes partant de Metz vers la Meuse et se dirigeant plus ou moins directement sur Verdun. La route la plus au sud, passant par Mars-la-Tour, était tombée au pouvoir des Prussiens depuis le combat du 16, mais la route la plus au nord, passant par le village de Sainte-Marie et par la forêt de Jau-

mont, où se trouvent les carrières de ce nom, et la route du centre, passant par Jarny, étaient restées ouvertes aux Français.

« Le lendemain du combat de Mars-la-Tour, Bazaine, en précipitant son départ, aurait pu gagner la Meuse et ensuite rejoindre Mac-Mahon au camp de Châlons.

« Bazaine, au lieu de prendre ce parti si sage, — qui lui a été conseillé, disent les relations officielles prussiennes, « par le vieux général Changarnier, » — reste encore 36 heures dans le camp de Metz et laisse ainsi aux Allemands le temps de le prévenir sur les deux routes du Nord, conduisant de son camp à Verdun.

« Du côté des Prussiens, — d'après leurs rapports, — la journée du 17 fut employée à réunir, pour une action décisive, les corps nécessaires, desquels une partie avait passé la Moselle et se trouvait fort en avant, tandis qu'une autre partie n'avait franchi la Moselle que la nuit même, sur des ponts jetés au-dessus de Metz. En même temps, disent ces rapports, les mouvements de l'ennemi étaient surveillés de près par notre cavalerie, et le 18 une action générale était devenue imminente. De notre part, elle devait avoir pour objet, ou d'empêcher les Français de se frayer un passage vers Paris par la route du Nord, ou de leur livrer bataille sous Metz, leur dos vers l'Allemagne. En présence des résultats obtenus par les opérations antérieures, leur situation ne leur laissait pas d'autre alternative. »

« Afin d'être prêts à tout événement, le 18 au matin, les Allemands réunissaient trois corps, les 7^e, 8^e et 9^e, de l'armée de Steinmetz, et cinq corps, les 2^e, 3^e, 10^e, 12^e, et celui de la garde, de l'armée du prince Frédéric-Charles, à l'ouest de Metz. Une division de cavalerie et le 1^{er} corps étaient restés sur la rive droite de la Moselle pour observer Metz du côté de l'est. (Quant au 4^e corps, qui faisait également partie de la 2^e armée, les rapports n'en font pas mention.)

« Ces huit corps, dont l'effectif s'élevait à plus de 200 mille hommes, effectuèrent un mouvement de conversion en pivotant sur le 7^e corps, l'aile gauche en avant, en vue d'envelopper les 150 mille Français, dont le front formait, à hauteur de Gravelotte, une ligne brisée en forme d'équerre, étendant sa branche de droite, vers Saint-Privat et sa branche de gauche vers le Point-du-Jour. (Voir le croquis.)

« Un mouvement enveloppant sur une aussi vaste échelle, offre de grandes difficultés d'exécution, et en présence d'un ennemi concentré et actif, présente les plus graves dangers; car pendant toute la durée d'un mouvement tournant, l'armée qui l'exécute est en état de crise, et si l'adversaire prend l'initiative de l'attaque, il la surprend en flagrant délit de manœuvre, ce qui la place dans une situation des plus précaires.

« Devant Metz, les Prussiens ont opéré leur mouvement enveloppant avec beaucoup d'ordre et une grande précision, sans que les Français semblent s'en être aperçus.

« Quoi qu'il en soit, le 18 au matin, le 12^e corps, la garde et le 9^e corps, devant former l'aile marchante du mouvement tournant, partent réciproquement de Mars-la-Tour, de Vionville et de Rezonville et se dirigent, par Jarny, Doncourt et Saint-Marcel, vers la route

Nord. Ces trois corps, formant la première ligne, sont éclairés par la cavalerie et suivis en seconde ligne par les 3^e et 10^e corps. Le 8^e corps effectue également un mouvement de conversion, en vue de barrer la route du centre ; le 7^e continue à faire face à Gravelotte, et le 2^e, parti seulement à trois heures du matin de Pont-à-Mousson, n'arrive sur le lieu de l'action que tard dans la matinée.

« Vers dix heures du matin, les Prussiens, voyant que Bazaine n'avait pas l'intention de prendre l'offensive, de forcer leurs lignes, d'opérer sa retraite sur Verdun, que son armée avait pris une position défensive sur les hauteurs boisées de Saint-Privat, d'Amanvillers, de Vernéville et de Gravelotte, font faire à tous leurs corps en marche vers le Nord un quart de conversion à droite, en vue d'attaquer les lignes françaises. Les Saxons prennent la direction de Roncourt et ont pour mission de déborder la droite ennemie et de diriger une vigoureuse attaque contre cette aile. La garde et le 9^e corps se portent sur Amanvillers et Vernéville, avec ordre de canonner l'ennemi et de n'engager leur infanterie que lorsque l'attaque des Saxons se sera bien prononcée contre la droite de l'ennemi.

« Le point d'attaque, la clef de la position française, se trouvant à Saint-Privat, en face de la gauche des Allemands, c'est sur cette aile qu'on est convenu de donner le signal de l'attaque générale.

« Vers une heure, la garde et le 9^e corps, étant arrivés à grande portée du canon des lignes françaises, ouvrent un feu d'artillerie des plus vifs qui est aussitôt répété sur tout le front des Allemands. Les Français répondent à ce feu avec toutes leurs batteries, et ce combat traînant, qui dure pendant plus de deux heures, donne au 3^e et au 10^e corps prussiens le temps d'entrer en ligne et permet aux Saxons d'effectuer leur mouvement tournant, de déborder l'extrême droite des Français.

« Il était trois heures : les Saxons débouchent de Roncourt sur Saint-Privat ; leurs obus mettent le feu dans ce village ; c'est le signal de l'attaque générale. Les bataillons prussiens, précédés de nombreux tirailleurs, se portent en avant ; une grande partie de leurs batteries sont obligées de cesser le feu. L'infanterie de la garde et du 9^e corps pénètrent dans les bois ; les Français les défendent avec acharnement ; pendant des heures, la lutte se prolonge avec des chances diverses : Saint-Privat, Amanvillers, Vernéville et Gravelotte sont disputés pendant longtemps. Ce n'est que vers six heures du soir que les Saxons parviennent à enlever Saint-Privat, l'extrême droite du front des Français, la clef de leur position.

« Attaqués de front par des forces presque doubles de celles qu'ils sont à même d'opposer, et débordés sur leur droite, les Français sont forcés de quitter successivement les villages et les postes qui couvrent leur front de défense, et obligés de se réfugier en toute hâte dans le camp retranché de Metz, en abandonnant leur campement, une partie de leur matériel et un grand nombre de prisonniers.

« Ce revers, que le comte de Palikao fit connaître au Corps législatif comme un nouveau succès, était le précurseur d'un désastre irréparable. Et, en effet, puisque dans cette journée, alors qu'il eût été encore bien facile à Bazaine de rejoindre Mac-Mahon, il n'avait pas seu-

lement tenté de traverser les lignes ennemies, de passer sur le ventre des Prussiens par une vigoureuse offensive, qu'au contraire il s'était borné à prendre une position purement défensive à l'ouest de Metz, on pouvait aisément en augurer que par la suite il ne tenterait plus un coup aussi hardi, et que, par conséquent, son armée et le grand arsenal qu'il occupait seraient perdus pour la France.

« Quand on se trouve dans un camp retranché dont le cercle d'investissement a plus de 60 kilomètres, qu'on a pour soi l'initiative de l'attaque et l'avantage de la mobilité, et qu'on dispose d'une armée mobile de plus de 150 mille braves, on doit non-seulement savoir ne pas se laisser enfermer, on ne se contente même pas de se faire jour à travers les lignes ennemies, mais on doit faire payer cher à son adversaire la téméraire entreprise de vouloir bloquer une position de quinze lieues de tour, dont une armée mobile de 150 mille hommes OCCUPE LE CENTRE.

« Au lieu de profiter de sa position avantageuse pour accabler successivement les fractions séparées de l'armée d'investissement, dont la répartition obligée rendait la situation des plus précaires, Bazaine a cru faire merveille en tirant le canon (pour tenir l'ennemi en éveil ! !), en faisant des sorties, des coups de main qui ne pouvaient amener d'autres résultats que de sacrifier inutilement des hommes et d'encombrer ses hôpitaux de blessés, encombrement qui lui causait déjà de si cruels embarras.

« A propos de coups de main sans but utile, que les chefs médiocres n'entreprennent ou n'autorisent que trop fréquemment au détriment de la troupe et de l'État, nous rapporterons une anecdote qui a un côté très humanitaire et qui ne sera pas déplacée ici : « Dans le cours d'une campagne, un lieutenant-général demande au maréchal de Saxe 400 grenadiers pour faire un beau coup de main ; le maréchal, jugeant l'entreprise sans but utile pour ses projets, en fait l'objection au général. Celui-ci persiste, dit que le succès de son entreprise n'est point douteux, que ce serait un glorieux fait d'armes pour l'armée, etc., etc. Le maréchal, poussé à bout, demande froidement au général : Combien estimez-vous que votre glorieux coup de main coûterait de grenadiers ? Une vingtaine, répond l'importun. Si c'était autant de lieutenants-généraux, réplique le maréchal, je vous laisserais faire. »

« La journée du 18 a été, en morts et blessés, pour le moins aussi funeste aux Allemands qu'aux Français. La presse quotidienne s'est beaucoup occupée d'un corps considérable de troupes allemandes qui aurait été culbuté dans les carrières de Jaumont. Ni dans les rapports, ni dans les relations officielles, nous n'avons trouvé trace d'un engagement qui aurait eu lieu autour de ces carrières. Cependant le récit qu'on va lire, extrait d'un rapport officiel sur l'attaque décisive de la gauche prussienne contre la droite française dans la forêt de Jaumont, dénote que les Allemands ne cherchent pas à dissimuler les effroyables pertes qu'ils ont éprouvées sur leur aile gauche, dans cette forêt.

« C'est là, dit le rapport prussien, que le colonel de Røeder, frappé à mort, arrosa la terre étrangère de son sang ; c'est là aussi que

tombèrent les majors de Schmerling et de Notz, et le prince Salm, revenu de Mexico. Deux commandants de brigade, quatre commandants de régiment et un grand nombre d'officiers supérieurs furent blessés; la proportion était la même en capitaines et officiers subalternes. » (Suit la traduction du rapport prussien telle que nous l'avons déjà publiée dans notre numéro du 19 octobre de l'an dernier, p. 437). ⁽¹⁾

⁽¹⁾ Un opuscule qui vient de paraître sur la campagne de 1870, écrit par un officier de l'état-major du grand quartier général, et qu'on croit inspiré par Napoléon III, en vue de justifier sa conduite, jette un nouveau jour sur le plan des opérations arrêté par Sa Majesté avant l'ouverture des hostilités.

Cet écrit dévoile surtout avec quelle inqualifiable légèreté Napoléon III a jeté la France dans cette guerre malheureuse, et, au lieu de justifier sa conduite, met complètement à nu ses étourderies et ses inconséquences. Les arguments que l'auteur fait valoir pour justifier la conduite de l'empereur l'accablent à tous les points de vue :

« Napoléon III sait que les forces numériques de son ennemi sont doubles des siennes. » Et il se lance, tête baissée, dans une guerre qu'il pouvait éviter.

« Il compte compenser cette infériorité numérique par une vigoureuse offensive, en passant promptement le Rhin, afin de surprendre son ennemi. » — Et, pour réussir dans cette téméraire entreprise, du haut de la tribune il en prévient son adversaire un mois d'avance.

« Il comptait aussi sur un premier succès pour se faire des alliés de l'Autriche et de l'Italie. » — Ce qui prouve, comme nous l'avons dit, que Napoléon III a méconnu le principe le plus élémentaire de la science de la guerre : *il est entré en guerre sans bien connaître ses amis et ses ennemis.*

« Le plan de l'empereur, qu'il ne confie à Paris, dit l'auteur, qu'aux maréchaux de Mac-Mahon et Lebœuf, consistait à réunir 150 mille hommes à Metz, 100 mille à Strasbourg et 50 mille à Châlons. Dès que ces troupes auraient été concentrées, l'empereur aurait réuni l'armée de Metz à celle de Strasbourg, et, à la tête de 250 mille hommes, il passait le Rhin, il forçait les Etats du Sud à observer la neutralité et se portait ensuite à la rencontre des Prussiens. » — Ce plan d'opération, qui consistait à passer le Rhin offensivement avec 250 mille hommes, en présence de 550 mille ennemis, et qu'on n'a jamais tenté d'exécuter, avait au moins le cachet de la témérité.

L'auteur reconnaît que « le double échec du 6 août a mis l'armée française et l'empire dans une position critique; que, par l'initiative hardie des troupes allemandes, l'empereur s'est laissé prendre en flagrant délit de formation. » — Ce qui prouve peu en faveur du chef de l'état-major de l'armée française.

« L'empereur savait que l'armée prussienne était toujours prête à entrer en campagne du jour au lendemain, et, ajoute son défenseur, il savait aussi que la sienne manquait de tout et se trouvait encore presque sur le pied de paix au moment de la déclaration de guerre. » Voici comment l'auteur cherche à justifier cette conduite inconsidérée de son maître : « L'empereur, confiant dans des armées qui avaient remporté de si glorieux succès en Crimée et en Italie, n'était pas loin de penser qu'avec leur irrésistible élan, elles pourraient suppléer à bien des insuffisances et assurer la victoire. Ses illusions ne furent pas de longue durée. »

Enfin, pour compléter la justification de Napoléon III, son défenseur reconnaît que l'action de l'armée française fut paralysée par l'ignorance absolue où ses chefs restaient toujours de l'emplacement et de la force des armées ennemies. Les Prussiens, ajoute-t-il, cachaient si bien leurs mouvements derrière le formidable rideau de cavalerie qu'ils déployèrent devant eux dans toutes les directions, que, malgré les plus persévérantes recherches, on ne sut jamais réellement où était le gros de leurs troupes et, par conséquent, où devait se produire l'effort le plus considérable. — C'est à dire que l'auteur reconnaît implicitement que les chefs que Napoléon III avait mis à la tête de son armée n'avaient aucune idée du *diagnostic* de la guerre; que l'empereur et son état major se trouvaient dans l'impossibilité de conduire une armée à la victoire.

De cet opusculé, écrit pour justifier la conduite de l'empereur, on peut déduire que Napoléon III a déclaré la guerre avec la presque certitude d'aboutir à un désastre, de causer la ruine de la France et de perdre son empire, ce qui est évidemment le fait d'un homme qui ne possède pas toute sa raison. (*Note du colonel Vandewelde*).

GUERRE FRANCO-ALLEMANDE.

Depuis quinze jours deux faits capitaux tiennent en suspens tous les esprits et dominent les autres événements ou éventualités de la guerre.

D'une part c'est une importante offensive française, entreprise dans l'Est dès la fin de décembre en vue soit de débloquer Langres et Belfort, soit d'opérer enfin d'une manière sérieuse sur les derrières de l'ennemi. A cet effet les forces du général Bressoles, dont le gros était précédemment à Chagny, se seraient jointes à celles de Garibaldi, et auraient été renforcées de Bourbaki et d'une portion de son armée arrivant de la Loire. Ces trois armées, réunies sous les ordres supérieurs de Bourbaki, avec le jeune et habile général Borel pour chef d'état-major, représenteraient une masse d'environ 120 mille hommes destinée à donner un prochain coup décisif. Devant cette concentration, le général Werder a fait un mouvement de retraite pour se concentrer lui-même dans l'Alsace et aux environs de Belfort, où de nombreux renforts l'ont rejoint de l'Allemagne. On peut donc s'attendre à une grande bataille ou au moins à une série de chauds engagements dans le voisinage de cette place et de toute la frontière nord-est de la Suisse. Dans de telles prévisions il est singulier que le Conseil fédéral suisse, naguère si prodigue de démonstrations et de menaces militaires sur tous les points cardinaux, s'obstine, malgré de nombreuses réclamations des intéressés, à ne faire occuper cette frontière que par une simple brigade réduite. On devrait ne pas oublier l'ordre du jour prussien du 30 août (voir *Revue militaire suisse* du 30 septembre 1870, page 403), avant Sedan, prescrivant aux troupes allemandes de poursuivre les Français jusque dans l'intérieur de la Belgique, s'ils s'y retiraient. Pour imposer réellement le respect de sa neutralité la Suisse doit avoir sur la frontière assez de troupes pour y faire poser les armes immédiatement aux corps belligérants qui y seraient acculés et empêcher, qu'après cela, ils ne soient encore maltraités par l'ennemi. Une brigade fédérale réduite suffirait-elle à ce rôle?... C'est ce dont il est permis de douter.

L'autre fait marquant est le bombardement des forts de Paris commencé le 27 contre les redoutes de l'est et poursuivi depuis lors sur ce même front et sur celui du sud. Il a donné pour premier résultat l'évacuation par les Français des ouvrages avancés et du plateau d'Avron, puis des dégâts assez graves, paraît-il, dans les forts de Noisy, de Rosny, de Vanvres et de Montrouge. Un profit plus sérieux encore pour les Prussiens c'est d'avoir jeté la perturbation dans les projets et dans l'accord exemplaire jusqu'ici des défenseurs de la capitale. Les plans et les capacités stratégiques du général Trochu ont été vivement discutés, non-seulement par la presse ultra-démocratique, mais par des journaux ordinairement dévoués et raisonnables tels que